



Minkowski survolté à Salzbourg

OPÉRA Le chef d'orchestre français a donné un « Lucio Silla » de Mozart tonitruant, avec une distribution à la hauteur de l'enjeu.

CHRISTIAN MERLIN
ENVOYE SPECIAL A SALZBOURG

L'opéra a horreur de la tiédeur. Le public ne s'y trompe pas, qui vient de réagir de façon extrême dans deux cas : par une colère à la mesure du choc imposé par Frank Castorf à Bayreuth ; par une ovation debout pour la cohérente beauté du *Lucio Silla*, avec perruques et colonnes doriques, de Marshall Pynkoski à Salzbourg. Entre les deux, *Les Maîtres Chanteurs* et le *Falstaff* (nos éditions du 5 août) n'ont suscité qu'un accueil poli : aucun n'osait prendre parti, que ce soit pour l'illustration littérale ou la relecture critique.

Dans l'opéra de jeunesse de Mozart, Marshall Pynkoski s'appuie sur les merveilleux décors d'Antoine Fontaine, qui nous avait déjà régalié dans *Hippolyte et Aricie* à Toulouse et Paris : il est le maître du trompe-l'œil et de l'éclairage indirect. Mais le metteur en scène canadien ne se contente pas de tableaux vivants : il donne vie aux personnages, remplaçant un naturalisme qui serait hors de propos ici par une gestuelle pleine d'affects, qui comporte suffisamment de mise à distance pour ne pas être ridicule. C'est toujours élégant, jamais figé. Tout au plus pourra-t-on regretter que, en se concentrant sur le dépit amoureux, il privilégie la sphère privée au détriment de la dimension politique de cet opéra qui est l'un des nombreux avatars de la réflexion mozartienne sur le pouvoir. Mais cette dépolitisation, déjà présente dans *Les*

Maîtres Chanteurs de Stephan Herheim, semble être un trait de notre époque...

Comme en janvier où ce spectacle avait été créé lors de la semaine Mozart de Salzbourg dont il est directeur artistique, Marc Minkowski officiait dans la fosse avec les Musiciens du Louvre. Direction aussi charnue que survoltée, dont on admire une fois de plus l'énergie carnivore, mais que l'on aurait parfois souhaitée moins abrupte et d'un volume sonore moins tonitruant : on en arrive alors à se demander où est l'apport des cordes en boyau et des cuivres naturels, si c'est pour atteindre cette masse symphonique. Mais c'est sans doute le prix à payer pour cet engagement maximal.

Problèmes vocaux

Dans cet opéra très vocal, la distribution s'est montrée à la hauteur de l'enjeu et du lieu. Comme à la création à Milan en 1772, c'est l'interprète du rôle de Cecilio qui l'emporte à l'applaudimètre : il est vrai que Marianne Crebassa se confirme, si jeune, une mezzo glorieuse autant qu'une chanteuse « à tripes », qui n'a pas son pareil pour faire chavirer une salle. Ce n'est pas une raison pour ne pas saluer la virtuosité d'Olga Peretyatko, l'aplomb d'Inga Kalna ou la douceur d'Eva Liebau. Reste le cas Rolando Villazon. Le ténor vedette, qui cherche une reconversion dans les emplois mozartiens depuis ses problèmes vocaux, suscite toujours l'adhésion par son généreux engagement, mais la voix est devenue bien dure. Sa personnalité n'en fait pas moins un pivot de ce premier vrai triomphe du festival de Salzbourg 2013. ■